



La flèche et la rame

Claire Bissaud

La flèche et la rame

Claire Billaud

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : <https://pixabay.com/photos/charon-boat-avernus-the-underworld-6226729/>

En lecture libre sur Atramenta.net

La flèche d'Éros

Alerté par les cris des nymphes, Antéros se rua à l'intérieur du palais alors qu'une nouvelle flèche décollait du balcon.

« Éros ! »

Il trouva son frère allongé nonchalamment sur une banquette, son arc dans les mains et ses flèches entassées à ses pieds. Le dieu de l'amour en ramassa une et banda une nouvelle fois son arc.

« Tu as encore bu ! Arrête ! »

Éros arrêta son mouvement, et tourna lentement vers son jumeau une tête splendide, couronnée de cheveux d'or bouclés, aux yeux d'un bleu profond, mais au regard vide, altéré par une consommation excessive des breuvages de Dionysos.

« Antéros, dit-il d'une voix pâteuse, j'aurais dû me douter que c'était toi... Le pire rabat-joie parmi les dieux et les déesses qui président à l'amour...

— Je suis peut-être un rabat-joie, mais toi, tu es un sacré inconscient ! Depuis combien de temps tires-tu des flèches au hasard sous l'emprise du vin ?

— Tu crois peut-être que j'ai compté ? Je ne sais ni combien j'en ai tiré, ni depuis combien de temps, et encore moins où elles sont allées ! Et c'est très bien comme ça ! Les dieux oubliés s'ennuient, les humains ne croient plus à l'amour. Voilà à quoi ressemble notre monde. Il faut bien que quelqu'un y mette un peu de

piment...

— Pas comme ça. Depuis que le monde est monde, tes flèches font des dégâts incommensurables, surtout quand elles ne touchent pas les bonnes personnes. Je ne vais pas te rappeler tous les monstres et toutes les métamorphoses engendrés par des dieux trop entreprenants, ou tous les humains chez qui ton amour s'est transformé en rage meurtrière.

— Et voilà la leçon de morale. Est-ce ma faute à moi s'ils sont mauvais ?

— Tu devrais au moins éviter de leur donner une occasion de faire le mal. »

Éros poussa un long soupir aviné.

« Tu me fatigues, Antéros. Ce n'est pas parce que tu es le dieu de l'amour réciproque et que tu prétends faire moins de dégâts, que tu as le droit de me donner des leçons. Et tu ne vas sûrement pas m'empêcher de continuer mon petit jeu. »

Il reprit son arc et sa flèche et entreprit de bander encore plus que la première fois. Ses mains tremblaient légèrement sous l'effet du vin, mais son regard s'efforçait de porter loin et de défier Antéros en effectuant son meilleur tir sous ses yeux.

Son jumeau, cependant, ne l'entendait pas de cette oreille.

« Arrête, ça suffit maintenant ! »

Il se jeta sur Éros en essayant de lui arracher l'arc des mains, mais les muscles mal assurés du dieu de l'amour relâchèrent la corde de l'arc avant qu'Antéros n'ait pu la rattraper. La flèche de l'amour en jaillit, et en un clin d'œil, partit au-delà du balcon, des jardins du palais d'Éros et même de l'horizon.

« Joli coup, Antéros ! railla Éros avec un sifflement moqueur.

— Cela ne devait pas se terminer de cette manière !

— Mais j'avoue que c'est un peu grâce à toi que je

l'ai tirée aussi loin ! Dans cette direction, elle a dû partir tout droit dans le fleuve Achéron !

— Le fleuve Achéron ! Misère de misère ! »

Éros se redressa lentement de la banquette.

« Allez, après un coup pareil, ni toi ni moi ne ferons mieux. Je vais me coucher, la fête est finie.

— Et bien entendu, tu ne vas rien faire pour aller réparer tes dégâts.

— Quels dégâts ? Elle est tombée dans l'Achéron, je te dis. Qu'est-ce qu'elle peut toucher là-bas ? Il n'y a que des ombres mortes dans ses eaux. Elle passera au travers et coulera au fond du fleuve, et c'est tout. Allez, fais donc comme moi et va te coucher, il n'y a rien d'autre à faire par ici de toute façon. »

Avalant une dernière coupe de vin, il tourna les talons pour se diriger vers sa chambre en titubant. Antéros, lui, restait au balcon et tentait désespérément d'apercevoir l'endroit où était tombée la fameuse flèche.

Il avait un mauvais pressentiment.

La rive de l'Achéron

Comme tous les jours, les âmes des humains récemment décédés s'entassaient sur la rive du ténébreux Achéron. On reconnaissait le moment de leur mort à leur consistance : fraîchement défunts, ils avaient encore tous les aspects de la vie, du corps et des vêtements qu'ils portaient lors de leur décès. Lorsque leur force s'étiolait, leur apparence le reflétait, leurs traits s'effaçaient ou se creusaient tandis que leurs vêtements partaient en lambeaux, jusqu'à ce que l'ensemble ne soit plus qu'une ombre errant dans les limbes sans but, sans volonté sinon celle de grossir les rangs des ombres.

Charon se méfiait de ces ombres, même s'il les savait impuissantes face à lui. Elles étaient un plus grand danger pour les défunts qui n'étaient pas encore des leurs. Tant qu'ils se trouvaient du côté de l'Érèbe, les ombres nombreuses sur cette rive pouvaient les attaquer et leur faire rejoindre leur troupeau. Une fois l'Achéron traversé, les défunts échappaient aux ombres, et leur destin ne dépendait plus que de Hadès et des juges des Enfers.

Ce qui se passait à ce moment-là ne regardait plus Charon. Le passeur des Enfers se bornait à faire son devoir, et faire traverser l'Achéron contre le paiement d'une pièce. Juger ses passagers ne relevait pas de son domaine, et il les regardait globalement avec un

mélange de mépris et d'amusement cynique.

L'âge d'or, et même l'âge d'argent et tous les autres âges des dieux grecs étaient révolus depuis longtemps. D'autres croyances avaient envahi le monde des humains pour leur faire vénérer d'autres dieux. Cela aurait pu sonner le glas des divinités de l'Olympe condamnées à s'étioler et disparaître comme les ombres, faute d'adorateurs. Pourtant, détrônés du panthéon mais conservés encore et toujours dans les légendes et les récits mythologiques, ils n'avaient pas entièrement disparu.

Certaines périodes voyaient même naître un regain d'intérêt pour le panthéon grec, et par ricochet, plus de gens croyaient sans se l'avouer à ces dieux. Au moment de leur mort, c'était dans l'au-delà auquel on croyait le plus qu'on allait, et c'était ainsi que la rive de l'Achéron se remplissait toujours de défunts, pour la plupart des poètes et autres artistes qui s'étaient intéressés à la mythologie grecque, et qui lui avaient trouvé plus d'emphase et de matière qu'à leurs croyances monothéistes. Lorsqu'ils se retrouvaient dans l'Érèbe au lieu de monter au paradis ou de descendre en enfer, ils manifestaient souvent leur étonnement d'être là.

Ce qui n'était pas suffisant pour que le passeur des Enfers les prenne en pitié. Sa rame couleur de rouille était conçue pour être une arme redoutable contre les ombres, mais il n'hésitait pas non plus à s'en servir pour menacer les passagers trop hésitants ou récalcitrants. Cependant, dans la plupart des cas, la présence de cette grande silhouette enroulée dans son manteau noir, dont la large capuche dissimulait une bonne partie du visage, suffisait à impressionner ses futurs passagers.

Fanny en faisait partie. De son vivant compagne de poètes, poétesse elle-même, elle avait suivi ses idéales

chimères et son dernier compagnon féru d'Italie et de mythologie sans se préoccuper du qu'en-dira-t'on. Elle avait eu de toute façon l'intuition qu'elle ne vivrait pas assez longtemps pour avoir à s'en soucier, et le destin lui avait donné raison. Après avoir passé plusieurs semaines à soigner son amant rongé par la tuberculose, elle avait contracté le mal à son tour, et s'était éteinte dans le même hôtel où ils étaient descendus, seule et animée par l'unique espoir de se réveiller dans un monde meilleur.

À présent, elle se retrouvait sur la rive ténébreuse de l'Achéron, en compagnie d'autres défunts hagards, et à la merci de celui qu'elle reconnaissait comme le redoutable passeur des Enfers, Charon au regard ardent. Le mettre en scène dans des duos poétiques avec son amant était une chose ; le voir en chair et en os, dans son propre domaine, était bien différent.

« Je ne me lancerai pas dans des discours inutiles, déclara-t-il d'une voix grave. Si vous êtes ici, c'est que vous connaissez au moins le principe : une pièce, et vous embarquerez pour l'autre rive. »

Il tendit une main aux longs doigts vers les défunts les plus proches, qui y déposèrent de petites pièces. Charon ne le montrait pas, mais il s'amusait de l'évolution des monnaies qui atterrisaient dans ses mains : des oboles grecques, on était passé aux as romains, puis aux sols et aux deniers. Cette fois, c'étaient surtout des pence et des shillings que les défunts lui tendaient en tremblant. À chaque pièce reçue, il faisait signe d'une main à son passager d'embarquer, tout en tenant fermement sa rame de l'autre main pour dissuader les éventuels resquilleurs. Il y en avait toujours, depuis qu'il était apparu sur la rive de l'Achéron.

Il fallait admettre que si le paiement n'était pas au rendez-vous, le sort des défunts était peu enviable.

Charon finissait par les laisser embarquer gratuitement, mais seulement au bout de cent ans. Cent ans pendant lesquels il leur fallait errer dans l'Érèbe, à la merci des ombres et de leurs mortelles tentations. La plupart des défunts finissaient eux-mêmes à l'état d'ombres avant que le délai ne soit écoulé, et le passeur ne les voyait pas revenir.

« Aux suivants ! Dépêchez-vous ! »

Fanny fouilla nerveusement ses poches. Elle n'avait jamais roulé sur l'or de son vivant. Le poète qu'elle avait suivi en Italie avait gagné un peu d'argent en publiant un recueil acclamé par la critique, mais grisé par ce premier succès, il avait tout dilapidé dans son voyage et dans des largesses accordées un peu trop facilement aux autochtones. Quand il était tombé malade, Fanny avait eu à peine de quoi payer le médecin, et après sa mort, il ne restait plus rien. Elle n'avait eu droit qu'à l'enterrement des pauvres, payé à reculons par le patron de l'auberge, qui savait que la dette des deux poètes ne lui serait jamais réglée.

Les divinités des Enfers n'existant plus que dans l'imagination des artistes, personne ne prenait plus le soin de placer un denier dans la bouche des défunts. Fanny n'avait pas une pièce sur elle, nulle part.

Elle tenta de s'approcher des autres passagers en attente, espérant leur soutirer une pièce surnuméraire. Si elle n'y parvenait pas, elle pourrait peut-être amadouer le passeur des Enfers par sa poésie. On disait qu'Orphée, le premier des grands poètes, avait pu traverser les Enfers en chantant et en jouant de sa lyre, charmant jusqu'aux plus inflexibles gardiens, Charon et Cerbère, pour aller chercher sa bien-aimée Eurydice.

*Ô toi, âme pure ! Que cherches-tu
Dans les brumes infinies de l'obscurité ?*

Un cri interrompit sa tentative de versifier. Charon s'était raidi comme sous l'effet de la douleur.

« Saleté ! »

Fanny se demanda un instant à qui ce mot était destiné, quand Charon se retourna brutalement et chassa d'un grand coup de pied une sorte de bâton effilé qui plongea dans les profondeurs sombres de l'Achéron.

Le passeur des Enfers se retourna vers elle et se figea une deuxième fois. Ses yeux qu'on disait de feu étaient invisibles sous sa capuche, mais Fanny était persuadée que c'était elle qu'ils regardaient avec insistance. Elle baissa la tête, craignant qu'il ait déjà compris qu'elle n'avait pas de quoi payer sa traversée.

Les autres défunts observèrent avec étonnement cette immobilité, puis certains crurent pouvoir en profiter pour embarquer sans payer. Mais ils eurent à peine le temps d'entamer leur mouvement ; Charon sortit brusquement de son immobilité et leva sa rame dans leur direction.

« N'en profitez pas, ou je m'occupe de votre cas ! »

La rame s'étira dans ses mains pour barrer le chemin du bateau. Les autres reculèrent, comprenant qu'il ne plaisantait pas, et continuèrent de fouiller dans leurs poches. Ceux qui le pouvaient en sortirent une pièce le plus vite possible et entreprirent de payer. Légèrement radouci par la vue de la monnaie, Charon leur fit signe d'embarquer et de se tenir tranquille, tout en surveillant de près les personnes de moins en moins nombreuses à rester sur la rive.

Fanny se tenait en retrait et observait la scène. La barque de Charon avait des allures de vaisseau fantôme, noire comme les ténèbres à l'exception de quelques flammes chétives qui l'éclairaient. Les défunts qui s'y entassaient n'étaient plus que des silhouettes frémissant au rythme des lueurs, et

semblaient déjà loin dans une autre dimension des Enfers.

Elle tremblait à l'idée de rester bloquée de ce côté de l'Achéron.

« Plus personne n'a de pièces ? »

Elle secoua la tête par réflexe. Charon se tourna vers elle et la regarda une nouvelle fois, pendant un instant qui lui parut durer une éternité.

« Il y a encore un moyen de traverser. Suivez-moi et ne vous éloignez pas. »

S'appuyant sur sa rame comme sur un bourdon de pèlerin, il se mit en marche, suivi par les défunts qui n'osaient pas le contredire. D'autant plus que, comme Fanny l'avait remarqué, il semblait d'une force peu commune, et sa manière de marcher montrait qu'il n'avait aucun besoin d'un appui.

Il les conduisit vers une petite maison au bord du fleuve, qui n'était guère qu'une mesure de pêcheurs comme elle en avait vu en Italie. Si elle avait pu trouver ces cabanes romantiques lors des promenades avec son amant, celle-là, dans la lumière obscure des Enfers, apparaissait particulièrement sinistre. Y entrer ne lui disait rien qui vaille.

Charon ouvrit une petite porte située du côté opposé à la rive, et entra, suivi des défunts qui se mirent en file indienne pour passer par l'ouverture étroite. Inquiète, Fanny se plaça en dernier sans rencontrer d'opposition. Elle s'autorisa cependant de nombreux regards par-dessus les épaules de ses compagnons d'infortune afin d'apercevoir ce qui se tramait à l'intérieur.

Elle fut surprise de voir que dans l'un des murs était encastrée une petite fontaine où coulait une eau claire dont on ne voyait pas la provenance. Une lueur glauque l'éclairait, et Charon avait fait avancer la file jusqu'à elle, se tenant de l'autre côté.

« Cette fontaine m'a été offerte par les naïades, expliqua-t-il. Elle recueille toutes les pièces que vous avez jetées dans des fontaines au cours de votre vie. Étendez la main au-dessus d'elle, et si vous l'avez fait, le prix de votre traversée apparaîtra. »

Le premier de la file tendit une main hésitante, et Fanny aperçut Charon ramasser quelque chose de brillant dans la fontaine.

« Passez par là-bas et attendez-moi. » ajouta-t-il sèchement.

L'homme avança au-delà de la fontaine et disparut. Au grincement, Fanny devina qu'il y avait une seconde porte de l'autre côté de la maison.

La file des défunts se remit en marche, et les uns après les autres, chacun et chacune se retrouva en mesure de faire venir une pièce. Fanny marchait en queue de cortège et tentait de se rappeler quand elle avait jeté de la monnaie dans une fontaine pour la dernière fois, ou même la première. Sa famille était pauvre, elle n'avait jamais eu le moindre penny à gaspiller, et si elle s'était risquée à en perdre un, elle se serait souvenue toute sa vie de la punition. Adulte, elle tirait toujours le diable par la queue, et avec son panier percé de poète, elle avait plutôt joué le rôle de la fourmi économe, mettant de côté le moindre sou, en vain car elle n'avait pas pu payer de médecin compétent ni pour lui ni pour elle.

« Allez, étendez la main. »

Elle sursauta, surprise de se voir déjà devant Charon et la petite fontaine. Elle leva la main au-dessus de l'eau en frémissant, en fermant les yeux et en essayant désespérément de se rappeler si elle avait eu un jour l'occasion de jeter un penny dans une pièce d'eau.

Quand elle rouvrit les yeux, elle comprit que la réponse était non. Il n'y avait pas le moindre éclat

métallique dans la fontaine.

Charon secoua la tête comme s'il était désolé pour elle. Elle crut pouvoir profiter d'un moment de faiblesse pour le faire fléchir.

« S'il vous plaît, laissez-moi embarquer... murmura-t-elle sur le ton le plus pathétique qu'elle pouvait prendre.

— Je ne peux pas, répondit-il. La règle est la même pour tout le monde. Une pièce, même la plus petite, c'est le prix du passage sur le fleuve, et personne ne peut s'en dispenser.

— Je ne veux pas rester ici, on m'attend de l'autre côté ! Qu'est-ce que vous voulez à la place ? Je vous laisse tout ce que je possède...

— Seules les pièces peuvent me satisfaire. Le reste n'a pas d'existence réelle ici de toute façon. Vos vêtements et jusqu'à la forme de votre corps ne sont que le reflet de vos souvenirs, il suffirait de les oublier pour les voir s'étioler et disparaître.

— Je vous en supplie... Est-ce que vous ne pourrez pas vous laisser attendrir par un poème ? On dit que vous avez laissé passer Orphée grâce à son chant... »

Au bord des larmes, Fanny fouilla sa mémoire à la recherche de son poème le plus approprié à la situation. Elle réprima un sanglot avant de déclamer d'une voix qui aurait attendri un cœur de granit :

La flamme de la vie n'est-elle qu'un songe ?

Si ardente soit-elle, elle semble si fragile.

Le baiser de la mort suffit à l'éteindre,

Ou est-ce parce que la mort est plus froide que tout ?

Elle avait écrit ce poème le lendemain de la mort de son amant, et le répéter lui arracha les larmes qu'elle avait tenté de retenir. Elle crut deviner un tressaillement dans la silhouette hiératique de Charon, et espéra avoir réussi.

« Je ne peux pas, répéta-t-il finalement.

— Par pitié...

— Même si je le voulais, je ne pourrais pas vous embarquer sans pièce. J'ai déjà été durement châtié pour l'avoir fait. »

Sa voix sembla se radoucir quand il continua :

« Il reste un moyen, mais il vous prendra du temps. Cent ans pour être exact. Attendez cent ans de ce côté du fleuve, et je pourrai ensuite vous faire passer gratuitement.

— Cent ans à errer sur la berge ? Mais je ne pourrai jamais tenir tout ce temps !

— Vous pouvez attendre dans ma maison si vous le souhaitez. Je vous y autorise. Pour être franc, c'est probablement l'endroit le plus sûr de ce côté de l'Achéron, au moins vous n'y craignez pas les ombres.

— Non, je ne veux pas rester ici ! Emmenez-moi !

— Je regrette, mais c'est impossible. Restez à l'intérieur, et si vous ne le pouvez vraiment pas, au moins ne me suivez pas, n'essayez pas d'embarquer, ni de traverser l'Achéron à la nage. Il y en a toujours qui essaient, mais personne n'y survit jamais. »

Il coupa court à la conversation en se retournant brusquement, les pans de sa cape noire effleurant les vêtements de Fanny. Sa rame en main comme une arme ou un sceptre inquiétant, il fit quelques pas vers la porte du fond et l'ouvrit aussi vite que possible.

« Ne me suivez pas ! » répéta-t-il avec colère, avant de claquer la porte au nez de Fanny.

Décontenancée, désespérée, elle resta d'abord paralysée. Il lui semblait que sa dernière chance d'embarquer sur l'Achéron s'était évanouie derrière cette porte.

Charon croyait peut-être avoir bien fait en lui proposant d'attendre cent ans qu'il revienne la

chercher. Cent ans ! Depuis qu'elle était morte et qu'elle se trouvait dans l'Érèbe, chaque seconde lui paraissait durer une éternité.

Au moins, tant qu'elle n'avait pas été la seule à attendre sur la rive le bon vouloir du passeur des Enfers, elle avait eu de quoi se soutenir. Même si les défunts n'avaient guère parlé entre eux, tous impatients d'embarquer, le simple fait d'avoir quelqu'un d'autre près d'elle l'avait aidée à se sentir moins perdue. À présent elle était seule dans cette mesure inquiétante, avec pour seule compagnie la petite fontaine à la lueur glauque.

Soudain paniquée par cette idée, elle se rua sur la porte et l'ouvrit en grand. Surprise de découvrir qu'elle n'était pas verrouillée, elle observa la rive de l'Achéron. Un peu plus loin, le bateau fantôme rempli à ras bord des autres défunts attendait.

Elle aperçut Charon s'en approcher. Il prit appui sur sa rame, qui s'allongea d'un coup et le propulsa sur une plate-forme en haut du bateau. Dominant désormais sa cargaison, il plongea sa rame dans les eaux sombres de l'Achéron et l'embarcation commença lentement à s'écarter de la rive.

« Attendez-moi ! »

Voir le bateau bouger arracha Fanny à son ébahissement. Elle retrouva d'un coup l'usage de ses jambes et se mit à courir sur le sable humide de la rive. Quelque chose de froid lécha plusieurs fois ses chevilles, mais elle n'y accorda aucune attention, pensant à de simples éclaboussures.

Quand elle arriva à la hauteur du bateau, celui-ci avait déjà quitté la rive, et sous les coups de rame vigoureux de Charon, il s'éloignait très rapidement.

Fanny cria et fit de grands signes de ses bras, mais le passeur lui tournait le dos et ne se retournait pas. Elle avança dans l'eau en essayant d'ignorer la

sensation glacée qui lui envahissait les pieds.

Ses derniers moments avec son poète disparu obnubilèrent ses pensées. Lui devait déjà être depuis longtemps de l'autre côté de l'Achéron. Attendre cent ans pour pouvoir à son tour rejoindre l'au-delà lui était insupportable. Elle traverserait le fleuve tout de suite, ou elle disparaîtrait en essayant.

Elle s'enfonça de plus en plus de l'eau, sentant sa lourde robe s'imbibber de l'eau glaciale. La sensation de froid était si intense qu'elle la pénétrait jusqu'aux os. Charon affirmait que ses vêtements n'existaient que parce qu'elle y croyait, mais les abandonner, même si c'était possible, lui semblait impensable devant le froid mordant qui l'envahissait.

Le tissu était maintenant si lourd qu'il lui semblait qu'elle allait devoir marcher sur le fond du fleuve plutôt que de nager. Elle continuait d'avancer, chacun de ses pas était freiné par l'eau glacée, mais elle ne voyait que le bateau de Charon qui s'éloignait un peu plus chaque seconde.

Quelque chose d'encore plus froid que l'eau de l'Achéron s'enroula encore une fois autour de ses chevilles. Elle crut d'abord que c'était un courant qui agitait le fleuve, mais elle sentit quelque chose se refermer autour de sa jambe et la tirer vers le fond.

« Lâchez-moi ! »

Déséquilibrée par sa robe détrempée, elle perdit pied et commença à couler. Ses bras brassèrent l'eau froide et ténébreuse, et elle parvint un instant à revenir à la surface. Elle appela au secours sans savoir qui pouvait vraiment l'entendre, mais la fin de son cri se perdit dans un gargouillement.

La chose au fond de l'eau revint à la charge. Cette fois, Fanny sentit ses deux pieds basculer. Les eaux plus froides que la glace de l'Achéron l'enveloppèrent complètement. Ses membres engourdis ne lui

obéissaient plus et ne lui permettaient plus de se défendre face aux tentacules qui l'entraînaient toujours plus au fond du lit du fleuve.

Des murmures se firent entendre dans sa tête. On l'invitait à se laisser aller et à se défaire de son identité. Elle était morte, après tout, et sa seule perspective si elle ne traversait pas l'Achéron était de devenir une ombre. Mieux valait pour elle abandonner tout de suite, et s'épargner une longue attente et des souffrances inutiles. Une fois devenue une ombre, elle n'aurait plus à ressentir le manque des gens qu'elle aimait, ni sa propre décrépitude, ni l'ambiance ténébreuse de l'Érèbe. Elle ne penserait plus à rien.

Paralysée par le froid, incapable de respirer, Fanny se sentait gelée jusqu'au fond de son âme. Ses pensées et ses souvenirs s'effaçaient, comme si la vie qu'elle avait menée n'avait été qu'un rêve. La seule réalité qui lui restait était celle du lit obscur de l'Achéron et sa population d'ombres qu'elle n'allait pas tarder à rejoindre.

« Arrière, maudites ombres ! »

Elle entendit ces mots, ou elle rêva de les avoir entendus. Cela n'avait plus d'importance.

Elle rêva d'une rame couleur de rouille qui s'enfonçait dans les eaux sombres. Elle rêva d'une main d'une force peu commune qui l'empoignait et la ramenait à la surface.

Puis le rêve se dissolut dans les ténèbres.

Le palais de la Nuit

Fanny se réveilla lentement avec l'impression d'avoir fait un mauvais rêve. Les ténèbres de l'Érèbe, les rives menaçantes de l'Achéron, le bateau fantôme de Charon, tout cela ne semblait être qu'un cauchemar inspiré par la fièvre.

La maladie avait sans doute failli l'emporter. Elle avait cru étouffer, sombrer dans les eaux noires du fleuve sans plus pouvoir respirer. Puis la chaleur l'avait envahie de nouveau, elle avait eu la sensation distincte d'être au fond de son lit, bercée et réchauffée par les couvertures souples et un corps contre elle – celui de son amant ?

Elle sourit à cette idée. Elle n'était pas morte. Son poète non plus. Ils étaient tous deux tombés malades en Italie, et la fièvre et la peur de ne pas s'en sortir l'avaient fait délirer, imaginer que son compagnon avait succombé et qu'elle l'avait suivi ensuite dans les ténèbres des Enfers.

Mais rien de tout cela n'était vrai. Elle était sur le point de se réveiller dans leur petite chambre italienne, son poète à ses côtés, guéri comme elle. Elle allait lui raconter son rêve absurde et ils en riraient tous les deux, avant d'aller convaincre l'aubergiste de creuser encore un peu leur dette et leur servir un bon repas.

Elle ouvrit les yeux en s'attendant à apercevoir les

poutres, les murs décolorés de leur chambre d'auberge, et le doux visage mélancolique de son poète penché sur elle.

Les images qui lui parvenaient étaient sombres et floues, bien loin de la lumière chaleureuse de l'Italie. Les murs qui l'entouraient étaient gris, froids, et seule une lueur glauque, entre chien et loup, réussissait à éclairer la scène.

Fanny commença à revenir à ses sens, et à comprendre ce qui lui arrivait. Cet endroit n'était pas l'auberge. Le lit où elle se trouvait n'était pas son lit, et les couvertures n'étaient pas ses couvertures.

Elle n'était pas en vie, et son amant non plus.

Elle se trouvait de nouveau dans la maison de Charon. À la place du poète qu'elle aimait, c'était la sombre silhouette encapuchonnée du passeur des Enfers qui se penchait sur elle.

« Vous êtes réveillée, dit-il froidement. Vous avez eu de la chance. Quelques instants de plus dans les eaux de l'Achéron, et vous auriez fait partie des ombres qui le peuplent. »

Il ajouta, avec une intonation différente :

« Vous auriez dû écouter mon conseil. »

À ces mots, Fanny trouva l'impulsion qu'il lui fallait pour se redresser, et répliqua :

« Vous auriez dû me laisser embarquer !

— Je vous l'ai déjà dit, c'est une chose que je ne peux pas vous accorder. Je ne pourrai vous laisser embarquer que dans cent ans, c'est la loi des Enfers et j'y suis aussi soumis que n'importe qui d'autre. »

Il y avait quelque chose qui changeait dans sa voix à chaque mot qu'il prononçait, comme s'il se laissait envahir par les regrets.

« Mais mon offre d'attendre ici tient toujours, continua-t-il. C'est le seul endroit où vous serez réellement à l'abri. L'Achéron est rempli d'ombres qui

se sont laissées couler, mais il y en a bien d'autres qui hantent l'Érèbe et qui tourmentent les défunts dès qu'elles en ont l'occasion. Restez dehors et vous aurez peu de chances de leur résister, mais elles ne viendront pas dans ma maison car elles craignent ma colère. »

Regagnant rapidement ses forces, Fanny parvint à s'extraire du lit. Son intuition lui soufflait de partir très loin de l'inquiétant passeur des Enfers et de sa maison. Ses mouvements n'échappèrent pas à Charon qui insista :

« Vous n'avez pas à avoir peur. Je m'occuperai bien de vous.

— Vous dites ça à toutes les malheureuses qui se sont laissées piéger faute d'argent pour payer la traversée ? Qu'est-ce qu'elles ont dû faire pendant cent ans avant de pouvoir embarquer ?

— Rien du tout. Je n'ai fait cette proposition à personne d'autre avant vous.

— Hé bien, vous attendrez la prochaine. Il est hors de question que je reste ici. Vous prétendez vouloir m'aider, mais tout ce que vous arrivez à faire, c'est me faire peur. »

Sans plus attendre, elle s'enfuit le plus loin possible de Charon pour rejoindre la porte la plus proche.

« Réfléchissez-y... insista-t-il sans faire de geste pour la retenir. Vous pouvez revenir quand vous voulez si vous changez d'avis.

— N'y comptez pas ! »

Elle sortit en claquant la porte, puis se mit à courir autant qu'elle le pouvait, pressée de mettre de la distance entre elle et la mesure de Charon. Elle constata au passage que sa robe, saturée de l'eau glaciale de l'Achéron quand elle s'était évanouie, était désormais parfaitement sèche.

Si, comme il l'avait dit, ses vêtements étaient bien

le reflet de ses souvenirs, cela pouvait expliquer qu'il ne reste pas mouillés. Elle ne put s'empêcher de se tourner à nouveau vers l'Achéron, en se demandant si elle pouvait souhaiter suffisamment fort que sa robe reste sèche pendant toute la traversée.

« Oui, vas-y, excellente idée. Charon essaie d'effrayer les gens pour les obliger à lui lâcher leurs dernières pièces. En réalité, avec un peu de volonté, on peut facilement passer. »

Fanny se retourna et chercha partout qui venait de lui parler, mais il n'y avait plus personne sur la rive obscure.

« Tu ne peux pas nous voir, mais ce n'est pas grave. Nous sommes ici, et nous sommes prêts à t'aider. »

Les voix étaient semblables à des murmures, et il lui était impossible de savoir d'où elles venaient. Pourtant, elle les entendait parfaitement bien, comme si on lui parlait directement à l'oreille. Peut-être même directement dans sa tête.

« Tu as bien fait de t'éloigner de Charon, continuèrent-elles. C'est un être cruel et dangereux. Il n'aurait pu te faire que du mal. Viens avec nous, et tout ira bien. »

Au milieu de la lumière crépusculaire de l'Érèbe, il lui semblait que des êtres faits d'ombre s'avançaient vers elle, restant à distance respectueuse, puis se regroupant pour former une haie d'honneur qui la conduisait directement aux eaux de l'Achéron.

Les murmures insidieux dans sa tête la poussèrent à suivre le chemin qu'ils indiquaient. Malgré sa mésaventure, le fleuve ne lui paraissait plus aussi dangereux. Ce n'était qu'une question de volonté, selon les ombres, et Charon lui-même avait laissé entendre que les choses n'étaient pas ce qu'elles semblaient être. La rive était pour l'instant déserte, le bateau bien rangé au bord de l'eau, et son

propriétaire devait être resté dans sa cabane.

Fanny pensa un instant profiter de l'occasion pour monter dans le bateau. Elle ne disposait pas de la rame de Charon, mais il était peut-être possible d'utiliser autre chose, voire ses mains, pour se propulser et traverser le fleuve sans avoir besoin d'une pièce. Les ombres n'y opposèrent d'abord aucune objection, et elle se dirigea vers l'étrange vaisseau tout en cherchant du regard une branche ou quelque chose qui lui permettrait de le diriger. Mais il n'y avait que du sable sombre et détrempé sur la rive.

« Ce serait trop long de chercher, reprirent les murmures. Jette-toi directement à l'eau, ce sera plus simple. En tournant trop longtemps autour du bateau, tu risquerais d'alerter Charon. »

Elle marcha lentement vers le fleuve, et le bord de sa longue jupe commença à balayer l'onde obscure. Mais contrairement à ce que les murmures lui avaient promis, le tissu se mouilla à nouveau immédiatement.

Fanny pensa qu'elle ne se concentrait pas assez, et pensa de toutes ses forces que sa robe devait se sécher. Peine perdue, le tissu continuait de s'imbiber de l'eau glaciale qui alourdissait le tissu et commençait encore une fois à lui engourdir les chevilles.

Les murmures qui l'entouraient continuaient, nullement alarmés par ce qui se passait.

« Ce n'est rien... Elle séchera plus tard. Avance dans le fleuve, tu arriveras saine et sauve de l'autre côté. »

Les ombres continuaient d'évoluer autour d'elle et de l'exhorter à leur faire confiance. Sous leurs encouragements, Fanny fit encore deux pas, et sentit sa robe s'alourdir encore, tandis que le froid continuait d'engourdir ses jambes. Elle pensa à toute la chaleur qu'elle était capable d'évoquer, celle des

soirées au coin du feu avec son amant le poète avant qu'il ne soit emporté par la tuberculose. La chaleur de la cheminée et celle de ses bras lui manquaient, et elles ne parvenaient toujours pas à repousser le froid envahissant des eaux de l'Achéron.

Ne voyant rien changer, elle se découragea rapidement. Elle sentit sa volonté s'estomper, prête à s'évaporer et à la laisser céder aux infernales suggestions des ombres. Un tentacule plus froid que la glace s'enroula une nouvelle fois autour de sa cheville. Avec le peu de sentiments qui leur restait, les ombres se mirent à ricaner, et se moquèrent de cette femme qui était tombée si facilement dans leur piège, alors même qu'elle avait déjà eu un avertissement. Cette fois, Charon ne serait pas là pour la tirer de l'eau.

« Sors de là ! »

C'était une voix jeune, volontaire, forte, qui se détachait au milieu des murmures glacés des ombres. Fanny se retourna et aperçut quelqu'un qui n'était pas à sa place dans le clair-obscur de l'Érèbe. L'homme avait une peau et de longs cheveux dorés, et émettait une douce lueur chaude qui contrastait avec la froideur de l'Achéron. Elle remarqua soudain qu'il avait des ailes duveteuses et légères, dont il se servit pour s'élever au-dessus du fleuve vers elle.

Médusée par cette apparition, elle mit quelques secondes avant de tendre les mains vers son sauveur, et les ombres tentèrent d'en profiter pour la faire tomber dans l'eau glacée. Elle bascula, mais les mains de l'homme ailé la rattrapèrent juste à temps pour l'extraire de l'étreinte des ombres et la sauver d'une nouvelle chute.

Il la serra contre lui et la chaleur qu'elle avait essayé d'imaginer devint bien réelle. L'être ailé avait des gestes tendres et délicats, et ses yeux verts

étaient les plus beaux qu'elle avait jamais vu. Même son amant poète, réputé pour sa beauté diaphane, n'arrivait pas à la hauteur de cette apparition divine.

Elle se sentit atterrir sur la rive de l'Achéron, et à son grand regret, son sauveur relâcha son étreinte.

« Qui a été touché par la flèche ? demanda-t-il. Est-ce toi ? »

— Une flèche ? De quelle flèche parlez-vous ?

— N'y avait-il pas une flèche quelque part sur la rive de l'Achéron ?

— Je ne sais pas... Je n'ai rien vu. Ce qui m'importait, c'était de trouver une pièce pour payer la traversée...

— Quelqu'un a-t-il eu un comportement inhabituel ? »

Désarçonnée par ces questions qu'elle ne comprenait pas, Fanny se mit soudain à le trouver beaucoup moins attirant.

« Je n'en sais rien, pourquoi me demandez-vous tout cela ? Tout ce que je veux, c'est traverser ce fleuve et rejoindre l'autre rive ! Vous qui avez des ailes, ne pourriez-vous pas me porter jusque-là ? »

Il secoua la tête d'un air désolé, qui n'était pas sans rappeler celui de Charon.

« Je ne devrais même pas être ici. Je n'y suis que parce que je suis à la recherche de la flèche d'Éros qui a atterri dans l'Achéron. Mais je risque gros si je me mets à interférer dans les affaires des Enfers. Hadès n'est guère indulgent avec les intrus qui viendraient perturber son domaine... »

Ce nouveau refus était celui de trop pour Fanny. Elle éclata en sanglots, désespérée de jamais voir l'autre rive de l'Achéron.

« Pourquoi ? Pourquoi refusez-vous tous de m'aider ? Tout le monde est désolé, mais personne ne peut rien faire ! Charon m'a dit presque la même

chose...

— Charon ? Charon a dit qu'il était désolé ? »

Il la regarda avec un air interloqué comme si elle avait dit que le soleil se déplaçait à l'envers.

« Quand il a vu que je n'avais pas de quoi payer ma traversée, il m'a proposé de rester dans sa cabane, continua-t-elle. Mais j'ai refusé, il me faisait trop peur. »

L'être ailé se mordit la lèvre, hésitant à lui répondre.

« Je n'en reviens pas de dire une chose pareille, mais tu devrais y retourner. J'ai de bonnes raisons de croire que tu ne cours aucun risque là-bas.

— C'est hors de question.

— Au moins, ne reste pas seule sur la rive de l'Achéron, c'est trop dangereux. Mets-toi à l'abri dans le palais qui se trouve là-bas. »

Il lui désigna un bâtiment lointain, situé un peu en hauteur et à l'écart du fleuve. Fanny ne l'avait pas vu jusque-là, concentrée qu'elle était sur l'autre rive ; de plus, le palais ne se détachait guère de la pénombre de l'Érèbe, il semblait entièrement noir comme s'il baignait dans la nuit. L'endroit était plus grand et plus luxueux que la maison de Charon, sans aucun doute, mais il ne lui paraissait pas plus rassurant.

« Ne pouvez-vous pas rester un peu ?

— Non. Après ce que tu m'as dit, je vais avoir des choses à faire pour réparer ce qui a été perturbé. Je reviendrai, mais en attendant, je te conseille encore une fois de te réconcilier avec Charon. »

Avant qu'elle n'ait trouvé quelque chose à répliquer, il s'envola, et sa lumière s'éteignit rapidement à ses yeux dès qu'il fut au-dessus des éternels nuages gris de l'Érèbe.

Restée seule, Fanny hésita un instant à se mettre en route. Les murmures des ombres se refirent entendre,

l'invitant à retourner dans l'Achéron.

« Crois-tu que ce palais sombre te sera d'une quelconque utilité ? Tu n'as pas d'autre destin que de traverser l'Achéron... ou de disparaître en essayant. »

Elle se força à les ignorer. Elle avait été tirée de l'eau deux fois, mais son intuition lui soufflait de ne pas provoquer sa chance.

Il était hors de question de retourner dans la maison de Charon. Le mystérieux être ailé qui l'avait tirée du fleuve avait finalement refusé d'en faire davantage pour elle, mais peut-être allait-elle trouver quelque chose d'utile dans cet endroit.

Faute de mieux, elle se mit en route. À mesure qu'elle s'éloignait de la rive sablonneuse de l'Achéron, le terrain devenait plus rocailleux, sans la moindre trace de verdure ou de végétation, et la pente s'accroissait. Même si son corps n'était qu'un souvenir, elle ressentait la fatigue de l'ascension, et sa robe encore trempée et alourdie par l'eau glacée de l'Achéron était difficile à soulever.

« Renonce, murmurèrent encore les ombres. Il n'y a rien pour toi là-bas.

— Laissez-moi tranquille... »

Elle continua de monter à pas lents et lourds, les yeux fixés sur son objectif, même si elle se demandait ce qui l'attendait dans ce palais. Elle ne savait même pas à qui il appartenait, mais si c'était une divinité des Enfers, elle supposait que tout comme Charon, ce n'était pas quelqu'un qu'elle avait envie de rencontrer.

Elle arriva péniblement au sommet du rocher et devant le palais. Comme les temples de l'antiquité grecque, il était de forme rectangulaire et entouré d'une imposante colonnade. Mais contrairement aux temples grecs qu'elle connaissait, celui-ci était fait entièrement en marbre noir, veiné seulement de quelques traces de blanc qui parcouraient sa surface,

et se rejoignaient pour former des sortes d'étoiles. Ces motifs fascinèrent Fanny, mais elle essaya de garder la tête froide. Il n'y avait personne aux alentours, ni aucun bruit qui parvenait de l'intérieur du palais bien que la porte soit ouverte, elle y entra donc en ayant l'air aussi naturel que si elle y habitait.

La première chose qui frappa son regard fut le plafond semé d'étoiles. Des cristaux ou des diamants incrustés scintillaient comme un véritable ciel nocturne, apportant une étrange impression de vie au milieu du crépuscule gris de l'Érèbe. Devant elle, si noire qu'elle faillit ne pas la voir, se tenait une statue de femme portant un diadème de diamants qui brillait en harmonie avec le plafond. Sur le socle, une simple inscription en grec : *Νύξ* , que Fanny traduisit par Nyx, la déesse de la nuit.

*Ô Nuit, immobile conquérante !
Nul adversaire sur ton chemin :
tes victimes désirent ta beauté !*

C'était encore une divinité qu'elle et son amant avaient évoquées dans leurs poèmes. Nyx ne semblait pas peu fière de ses attributs et de sa beauté, qu'elle exposait dans son palais comme des œuvres d'art. Mais pour l'instant, rien ne disait qu'elle y était elle-même présente, et aucun signe de vie ne se manifestait sous le scintillement des diamants.

Fanny continua d'avancer lentement en se remémorant ce qu'elle avait appris de Nyx en étudiant la mythologie grecque. Divinité primordiale, elle était, selon divers mythes et légendes, la mère de nombreuses créatures dont plusieurs résidaient dans les Enfers. Il n'était donc pas surprenant que son palais s'y trouve.

Passée l'antichambre au plafond de diamants, elle se retrouva dans des pièces à la décoration plus

modeste. Dans l'une d'elle, des étagères regorgeaient de vases funéraires, blancs comme la neige et noirs comme la nuit. Des amphores de grande taille et de minuscules flacons complétaient cette étrange collection.

« Avons-nous de la visite ? »

Fanny se retourna, et sous l'effet de la surprise, manqua de renverser quelques vases.

« Hé là, pas de panique. Vous allez casser quelque chose, et là, il pourrait y avoir des raisons d'avoir peur... »

L'homme qui venait de parler – si c'était un homme : Fanny comprit vite qu'elle avait affaire à une nouvelle divinité – avait les cheveux et les yeux couleur d'or, et un regard hypnotique qui fit détourner la tête à la jeune femme. Elle eut le temps de voir qu'il avait lui aussi des ailes, mais si petites qu'elle se demandait s'il était réellement capable de voler avec. Elles ressemblaient davantage à des ornements sur ses épaules.

« Nous recevons rarement des visites, continua-t-il d'un ton rieur, les défunts préfèrent se rassembler sur la rive à la recherche d'un moyen de traverser. Peu de gens prennent le temps de venir rendre hommage à la Nuit et à ses enfants. Je suis Hypnos, le dieu du sommeil, et vous, avez-vous un nom ?

— Fanny. Et je suis bel et bien à la recherche d'un moyen de traverser. Charon a refusé mon passage car je n'avais pas de pièce. »

Hypnos secoua la tête d'un air désolé, une mimique que Fanny commençait à ne plus pouvoir supporter chez les dieux qu'elle rencontrait.

« Alors vous en avez pour cent ans à errer sur la rive. Mon frère Charon est un être implacable, il ne fait jamais d'exception. J'espère qu'il ne vous a pas aussi repoussée à coups de rame, c'est sa réaction

typique vis-à-vis des morts qui n'ont pas d'argent et qui veulent passer quand même.

— Non, il n'est pas allé jusque-là. Au contraire, il m'a proposé d'attendre dans sa maison que les cent ans soient écoulés. »

Les yeux d'Hypnos s'ouvrirent tout grands, et il sembla à Fanny que leur or fut un instant en fusion.

« Il a fait quoi ? »

Il la considéra en ayant l'air de se demander si elle plaisantait. Mais l'air triste et sérieux de Fanny n'eut pas de mal à le convaincre que ce n'était pas le cas.

« Il faut que vous me racontiez cela. » finit-il par dire, son air sarcastique étonnamment envolé.

Soulagée d'avoir enfin un auditeur, Fanny déballa tout d'un souffle ou presque. La mort de son amant emporté par la tuberculose, comment elle avait à son tour succombé à la maladie, son arrivée sur la rive de l'Achéron et son étrange confrontation avec Charon, sans oublier l'apparition du dieu doré peu avant sa visite au palais de la Nuit.

Ce dernier passage intéressa particulièrement Hypnos.

« Une flèche d'Éros... dans l'Achéron... Voilà qui serait vraiment inédit, le dieu de l'amour ne se risque jamais ici. Pourquoi le ferait-il de toute façon, les morts ne tombent pas amoureux... »

Ses yeux se firent une nouvelle fois immenses et brillants.

« Par l'Olympe, est-ce que Charon... Non ! Ce serait trop drôle ! »

Et il partit d'un long éclat de rire. Vexée que sa tragique histoire ne suscite que cette réaction, Fanny s'empourpra.

« Pardonnez-moi, fit Hypnos entre deux spasmes de rire, ce n'est pas de vous que je me moque. C'est de mon frère Charon. Si ce que je pense est vrai, le voilà

confronté à une situation qu'il n'a jamais connue en plusieurs millénaires d'existence. Il doit être bien perdu maintenant. Mais je crois que cela me donne une idée... »

Il se dirigea vers l'étagère et saisit un petit flacon peint de nuances de bleu.

« Il n'est pas en mon pouvoir de vous faire traverser l'Achéron. Mais votre histoire m'a bien diverti, et je pense avoir le moyen de vous rendre service, tout en jouant un bon tour à Charon. Il a toujours été trop sérieux à mon goût, pour une fois il va nous faire rire. »

Il tendit le flacon à Fanny en lui expliquant :

« Puisque Charon vous a invitée à rester chez lui, vous allez y retourner et vous réconcilier avec lui. Du moins faire semblant. Dès que vous le pouvez, invitez-le à boire du vin avec vous, et versez tout le contenu de ce flacon dans sa coupe. C'est une potion de sommeil très puissante. Bien entendu, Charon est un dieu et il ne s'endormira que pour quelques heures au plus, mais ce sera suffisant pour lui voler sa rame et traverser le fleuve avec. C'est très important, c'est le seul moyen de manœuvrer son bateau et de vous défendre contre les ombres qui peuplent l'Achéron. »

Redevenu sérieux, il ajouta :

« Ne vous avisez surtout pas de traverser sans cette rame. Il est déjà étonnant que vous ayez survécu deux fois à vos tentatives, et encore plus que Charon vous ait repêchée. »

Fanny prit le flacon entre ses mains avec prudence, comme s'il pouvait exploser. En la voyant, Hypnos reprit son sourire narquois.

« Allez, souriez. Vous allez obtenir ce que vous voulez, et faire une bonne farce à Charon en passant. Et les dieux savent que l'occasion n'arrive pas souvent, alors quand elle arrive, il faut que ce soit

spectaculaire. Il ne va pas en revenir de voir s'envoler son bateau avec la femme dont... »

Il s'interrompit soudain sans perdre son sourire.

« Mais je parle trop. Il n'est pas bon pour le Sommeil de parler autant. Vous savez ce que vous avez à faire, alors mettez-vous en route. Suivez mes instructions et vos problèmes seront bientôt résolus. »

Il donna à Fanny une petite tape sur l'épaule qui lui donna une étrange sensation d'engourdissement, pourtant plutôt agréable. Elle n'hésita cependant pas à s'éloigner du dieu du sommeil et à sortir du palais de la Nuit. Elle redescendit très rapidement les rochers et reprit le chemin de la mesure de Charon, sans s'apercevoir qu'une forme dorée, dans le ciel obscur et embrumé de l'Érèbe, la suivait à la trace.

Le choix d'Antéros

Antéros observait la situation avec inquiétude. Il n'avait rien perdu du voyage de Fanny vers le palais de la Nuit, de l'arrivée inopinée d'Hypnos ou du plan du dieu du sommeil.

Au moins, il savait désormais qui avait été touché par la flèche d'Eros. Ce qui n'était pas fait pour le rassurer. Hypnos avait dit la vérité à ce sujet : Charon n'avait jamais été dans un tel état en plusieurs millénaires d'existence, et il aurait mieux valu qu'il continue ainsi.

Surtout qu'à présent, c'était l'équilibre des Enfers qui était en jeu. Depuis qu'il existait, Charon était le passeur de l'Achéron. C'était lui qui faisait traverser les défunts pour une obole sur son bateau, et malgré les tentatives des héros de l'Olympe, entre Orphée qui l'avait charmé de ses chants et Héraclès qui n'avait pas hésité à lui arracher sa rame des mains pour le frapper avec, Charon était toujours resté le seul pilote du bateau qui traversait le fleuve des Enfers.

Si quelqu'un d'autre, a fortiori une simple mortelle, s'emparait de la rame et entreprenait de manœuvrer le bateau, aucun dieu ne pouvait savoir quelles en seraient les conséquences. Hadès, le maître des Enfers, pouvait entrer dans une colère dévastatrice.

Antéros devait empêcher cela. Depuis longtemps, il affrontait d'une manière ou d'une autre son jumeau

Éros, et réparait ou vengeait les conséquences de ses tirs irréfléchis.

Il lui restait à savoir ce qu'il allait faire à la mortelle. En tant que dieu de l'amour réciproque, il ne supportait pas de voir un amour bafoué. Celle-ci n'avait pas répondu aux sentiments maladroits de Charon, mais surtout, elle était maintenant sur le point de les utiliser pour détraquer la mécanique bien huilée des Enfers. Le tout avec la complicité d'Hypnos, Antéros ne l'oubliait pas. Tôt ou tard, le dieu du sommeil qui aimait tant les farces allait être victime de l'une d'entre elles, mais pour l'instant, c'était Fanny qu'il fallait suivre.

Il la vit s'approcher de la masure de Charon et frapper doucement à la porte. Elle dissimulait soigneusement le flacon d'Hypnos dans la poche de sa longue robe.

Charon ouvrit la porte.

« Je suis désolée, hasarda timidement Fanny. Je n'aurais pas dû partir si vite, je me rends compte maintenant à quel point cet endroit est dangereux. Puis-je revenir ici ? »

Antéros ne put s'empêcher d'être surpris de voir Charon hocher la tête et la laisser entrer. C'était évidemment à cause de la flèche de son jumeau que le passeur des Enfers se montrait soudain si conciliant, mais il n'aurait jamais cru être témoin d'un tel acte de pitié et de gentillesse de sa part. Antéros se sentit d'autant plus troublé et indigné de savoir comment ce geste allait être récompensé.

Quand la porte se referma, il se glissa dans les murs de la maison à l'affût de la suite.

Fanny s'avança dans la maison en évitant à la fois son occupant et la fontaine qui l'avait déçue lors de sa première visite. Charon, derrière elle, attendait un regard qui ne venait pas.

« Vous pouvez rester aussi longtemps que vous voulez, répéta-t-il. Vous êtes désormais à l'abri des ombres.

— Je vous remercie. Je vous aurais bien offert du vin, mais comme vous l'avez dit, je n'ai rien sur moi qui soit réel.

— J'ai du vin, moi. Buvons ensemble. »

Il se dirigea vers un coffre poussiéreux dont il tira une amphore de vin et deux coupes aux motifs délavés. Il s'installa devant une table de bois grossier et invita Fanny à en faire autant.

Cela lui rappela des souvenirs, ceux de son amant le poète et de l'auberge italienne où ils avaient vécu leurs derniers instants. Avant que la tuberculose ne s'abatte sur lui, il avait été généreux avec le vin d'Italie, le meilleur du monde selon lui. Ils avaient souvent passé leurs soirées à contempler le crépuscule chatoyant en partageant une bouteille de vin local, sans se soucier encore de leurs dettes qui se creusaient un peu plus à chacune de ces bouteilles, et sans se douter de la fin tragique qui attendait leur idylle.

En comparaison, le mobilier grossier de Charon semblait une parodie grotesque de ces moments. Fanny serra le flacon dans sa poche et essaya de ne plus penser à cette vie désormais derrière elle.

Il versa du vin dans chaque coupe, et en posa une devant Fanny qui s'asseyait avec hésitation. L'arôme du vin n'était pas désagréable, et dans cette étrange scène, c'était l'élément qui ressemblait le plus aux souvenirs qu'elle évoquait.

Un éclat doré traversa soudain le mur en face d'elle. Elle sursauta et Charon se retourna à la recherche de ce qu'elle avait vu.

Toujours surprise, elle comprit qu'elle tenait l'occasion qu'elle cherchait, et reprit ses esprits le

plus vite possible pour sortir le flacon de sa poche, le déboucher et en vider tout le contenu dans la coupe de Charon. La couleur bleue du liquide l'inquiéta, mais une fois dissous dans le vin, il devint parfaitement invisible.

« Je suis désolée... J'ai cru voir quelque chose sur le mur, sans doute juste un reflet... Buvons. »

Elle leva sa coupe avec un sourire forcé, mais qu'elle espérait convaincant. Charon reprit sa place et saisit sa propre coupe.

Fanny se prépara à boire, mais ses yeux restaient tournés vers Charon. Toujours dissimulé sous sa large capuche, il ne laissait guère que sa bouche apparente. Sa coupe s'approchait lentement de ses lèvres, mais s'arrêta alors qu'elle était toute proche. Elle resta immobile pendant quelques secondes, le regard de Fanny suspendu à la scène, puis elle regagna brutalement la table.

« La potion de mon frère Hypnos, murmura-t-il. Discrète, mais d'une odeur caractéristique. Même celle de ce vin ne suffit pas à la masquer. »

Il lâcha la coupe et se releva.

« Vous avez essayé de me piéger. Je vous ai aidée, sauvée et protégée comme je ne l'avais jamais fait pour personne, et vous avez voulu me tromper pour m'endormir. »

Fanny recula à son tour, baissant la tête. Pourtant, le ton de la voix de Charon n'était pas colérique, il n'évoquait même pas les reproches, seulement la tristesse.

« Je suis désolée... Je regrette, mais je ne peux pas... Je ne peux vraiment pas attendre ici pendant cent ans. »

Un nouvel éclat doré, plus faible, apparut dans le mur, mais elle n'y prêta pas attention, plus inquiète de la réaction de Charon. Il se mit, étrangement, à fixer

sa propre coupe, puis sa main se referma une nouvelle fois dessus.

« La potion ne m'aurait pas fait dormir plus de quelques heures. Mais vous êtes une mortelle, affaiblie par votre propre mort de surcroît. Buvez cette coupe, et vous vous endormirez pour cent ans. »

Fanny sursauta.

« De cette manière, vous ne verrez pas passer le temps pendant que vous attendrez l'heure d'embarquer, continua Charon, les doigts toujours crispés sur la coupe. Vous dormirez ici et je veillerai sur votre sommeil. Et quand le moment sera venu, je n'aurai qu'à vous réveiller et vous faire monter dans mon bateau. Vous aurez ce que vous voulez. »

Elle avait du mal à croire ce qu'elle entendait. S'endormir et se réveiller quasiment sur l'autre rive de l'Achéron qu'elle convoitait tant. Fanny s'imaginait déjà de l'autre côté des Enfers, revoyant peut-être enfin son poète.

Elle ne vit pas la larme glisser de la capuche de Charon et s'écraser sur sa cape noire.

Fanny s'approcha à pas lents et tendit une main tremblante vers la coupe, mais Charon écarta vivement l'objet de sa convoitise.

« J'ai voulu vous donner ce que je n'avais jamais donné à personne, et vous l'avez rejeté... Alors, cette fois, il y aura un prix à payer pour avoir cette potion. »

Elle baissa sa main et considéra avec effroi l'être encapuchonné qui se tenait entre elle et sa délivrance.

« Quel prix ? Vous l'avez dit vous-même, je n'ai rien qui soit réel. Même pas une petite pièce, la seule chose qui vous intéresse...

— Je vous laisserai boire contre un baiser. »

L'éclat doré réapparut fugacement, semblant se déplacer dans le mur, mais Fanny le remarqua à peine. Elle restait médusée par ce qu'elle venait

d'entendre, par cette haute silhouette encapuchonnée qui se dressait toujours entre elle et ce qu'elle voulait.

Il lui était inconcevable de l'embrasser, mais encore plus de rester cent ans à attendre. Soudain, une inspiration lui vint de nulle part.

« Très bien, répondit-elle avec l'impression étrange qu'on lui soufflait ses mots. Mais à une condition. Retirez votre capuche, je veux savoir qui j'embrasse. »

Elle s'étonna d'avoir prononcé ces paroles, mais elle les considéra comme une bonne idée. Elle n'avait encore jamais vu Charon retirer sa capuche ; avec un peu de chance, il y renoncerait. Cela lui vaudrait peut-être de gagner quand même la potion.

Son regard oscillait entre la coupe et le passeur des Enfers, désormais indifférent aux mystérieux éclats dorés qui couraient dans les murs et qui se glissaient derrière elle.

Les longues mains de Charon s'élevèrent vers sa capuche.

« Regardez donc, puisque vous le demandez. Ensuite, vous me donnerez le seul baiser que j'ai demandé de ma très longue existence, et le seul que je recevrai. »

Fanny retint son souffle et voulut fermer les yeux. Elle savait que Charon avait été représenté avec bien des apparences au fil du temps, y compris celle d'un démon hirsute, ou celle d'un cadavre voire d'un squelette vivant. Elle commençait à regretter d'avoir lancé son défi, il lui serait impossible d'embrasser un tel monstre.

Pourtant, ses paupières refusèrent de se baisser. Un halo doré commençait à nimber sa vision, comme si l'éclat qu'elle avait aperçu dans les murs était désormais en elle. Entre terreur et fascination, elle continuait de fixer celui qui lui faisait face.

La capuche tomba.

Charon n'avait ni le visage d'un cadavre ni celui d'un démon. Débarrassée du voile noir, émergeait la tête d'un homme d'âge mûr à l'abondante chevelure argentée, au nez aquilin et aux traits minces et presque nobles. Mais ce qui frappa le regard de Fanny, c'était ce qui valait à Charon son nom signifiant « au regard ardent » : ses yeux étaient immenses et d'une belle couleur claire, capables de laisser paraître la moindre de ses émotions. Ils devaient habituellement lancer des éclairs de colère à l'ombre de sa capuche, mais cette fois, ils étaient mouillés de larmes.

Envahie par le halo doré et par une douce chaleur qu'elle n'aurait jamais cru ressentir dans l'Érèbe, Fanny oublia soudain son amant le poète. Peut-être était-il de l'autre côté de l'Achéron, ou peut-être dans un tout autre monde selon les divinités ayant ses faveurs au moment de sa mort ; tout cela n'avait plus la moindre importance. Fanny venait de se rendre compte de son erreur : sa place était ici, avec Charon.

L'espace d'un instant, elle s'imagina faire de nouveaux vers à la gloire du passeur des Enfers, mais les mots ne lui venaient pas. Elle se contenta de murmurer en tremblant :

« Je croyais que la mort était horrible et froide...

— Je ne le suis pas, et je ne le serai jamais pour vous. À présent, m'accorderez-vous ce baiser ? »

Fanny ne répondit rien, les mots lui semblaient dérisoires. Au lieu de cela, elle se jeta dans les bras de Charon et l'embrassa fougueusement.

Le passeur des Enfers, qui n'avait jamais distribué que des coups de rames aux défunts, la serra contre lui et lui rendit son baiser. Des larmes se remirent à couler de ses grands yeux, mais cette fois, c'étaient des larmes de joie, car il savait que ce baiser tant désiré ne serait pas le seul qu'il recevrait.

Antéros contempla l'étrange tableau, toujours surpris qu'une telle chose ait pu arriver, mais persuadé d'avoir fait le bon choix. Fidèle à sa nature, il avait réparé les dégâts de la flèche d'Éros à sa manière, en laissant triompher l'amour réciproque. Charon ne serait plus jamais tout à fait le même, mais l'équilibre des Enfers ne semblait plus en danger. Et il fallait accorder cela à Hypnos, Charon n'avait jamais été très sympathique. Antéros l'aimait davantage ainsi.

Avant de quitter les Enfers et retourner dans son domaine, il renversa l'air de rien, comme un courant d'air, la coupe qui contenait la potion de sommeil. Les occupants de cette maison n'en avaient plus besoin de toute façon.

Le chemin de l'éternité

Fanny se réveilla, et avec la conscience revint la douleur. Son corps brûlait sous la fièvre, et des tuyaux forçaient l'air à entrer et sortir de ses poumons.

C'était étrange, tout ce que le cerveau humain pouvait faire pour se distraire d'une situation désespérée. Dans son affreux sommeil, elle s'était raconté cette histoire de dieux des Enfers en s'y représentant sous la forme d'une poétesse romantique, peut-être pour rendre plus supportable l'idée de sa mort inévitable.

Elle était à l'hôpital, en soins intensifs, et malgré tous les efforts de l'équipe médicale, la maladie allait gagner. Elle le savait. Elle n'était sortie de son coma que pour voir la mort arriver en face.

Même éveillée, des bribes de son rêve lui parvenaient encore, et elle essaya d'oublier ses souffrances en suivant les inventions de son cerveau. Elle se demandait quelle était la fin de l'histoire.

Sans la potion d'Hypnos, et n'ayant plus envie de passer cent ans à dormir, Fanny la poétesse demeura auprès de Charon pendant un siècle. Protégée des attaques des ombres, et préservée par les pouvoirs divins de son nouvel amant qui l'empêchaient de se déliter, elle resta la même pendant tout ce temps.

Une fois le délai écoulé, cependant, un nouveau problème se posa. Charon était tenu de faire traverser

l'Achéron aux défunts ayant réussi à attendre cent ans dans l'Érèbe, mais ni lui ni Fanny ne voulait la voir passer de l'autre côté du fleuve. Ils savaient que de même qu'on ne pouvait pas traverser l'Achéron sans Charon, une fois de l'autre côté, il était impossible d'en revenir. Si le passeur des Enfers s'y risquait, il serait sévèrement puni et les maîtres des Enfers lui prendraient définitivement sa bien-aimée. Il leur fallait éviter cela à tout prix.

Charon et Fanny réfléchirent, et trouvèrent une faille dans les lois des Enfers. Il y avait certaines choses que Hadès et les juges infernaux n'avaient pas interdites à Charon, persuadés que leur serviteur si implacable envers les défunts n'aurait jamais la moindre envie de le faire. Et ils avaient eu raison, jusqu'à maintenant.

Peu avant que les cent ans ne furent écoulés, il entraîna Fanny sur un chemin secret de l'Érèbe, à l'écart de Cerbère et des autres gardiens.

« Sors des Enfers par ici, lui dit-il, et tu renaîtras. Tu vivras une vie normale sur la terre des humains. N'oublie jamais d'où tu viens et garde la foi dans les divinités de l'Olympe. Ainsi, quand tu mourras à nouveau, tu me rejoindras sur la rive de l'Achéron et nous passerons cent ans de plus ensemble. »

C'étaient les derniers mots de Charon avant qu'ils ne se séparent. Ils résonnaient encore dans la tête de Fanny, bien plus réels qu'un simple rêve. Ce n'était pas une invention. C'était un souvenir.

Elle retrouva encore une fois sa lucidité, et la douleur l'assaillit. Il lui semblait que son sang bouillait dans ses veines.

Elle était sur le point de mourir, mais elle n'avait plus peur, car elle savait maintenant que cette histoire avec Charon n'était pas le simple délire d'un cerveau mourant. Elle allait retrouver celui qu'elle aimait, un

dieu.

« Pardonne-moi, je suis arrivé un peu en avance. Je voulais être sûr de ne pas te rater. »

Elle leva les yeux en entendant cette voix familière, et au milieu de la pénombre de sa chambre d'hôpital et des machines qui s'acharnaient à la maintenir en vie, elle le vit. Seule sa tête se détachait, le reste était recouvert de son long manteau noir qui, elle le savait, dissimulait un corps de dieu grec. Il la dévorait de ses immenses yeux au regard ardent.

Il retira avec précaution les tuyaux qui entraient dans son nez et sa bouche. L'air n'affluait plus dans ses poumons malades. Le souffle commençait à lui manquer, mais Charon maintenait son visage dans ses mains, attendant le moment où elle partirait, et où ils se retrouveraient sur la rive de l'Achéron pour cent ans de plus.

Quelques derniers vers lui vinrent à l'esprit avant de faire le grand saut :

Tu ne craindras pas les ténèbres

Ou le grand froid de l'abandon !

Tu dormiras paisiblement

Sous les baisers de la mort douce...

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Fantastique »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :
www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :
<https://www.facebook.com/atramenta.net>